

Sur la figure du double et l'énigme du mal dans *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère, une histoire d'imposture criminelle

Juan Herrero Cecilia

Universidad de Castilla-La Mancha

Juan.Herrero@uclm.es

Resumen

Partiendo del complejo relato psicológico que Emmanuel Carrère ha realizado en *L'Adversaire* sobre la historia de impostura y de horriblos crímenes cometidos por Jean-Claude Romand, queremos investigar la relación de esta historia con el misterio del mal, con el combate que se libra en el interior del alma humana entre la conciencia y las fuerzas irracionales del inconsciente con las que opera el «doble demoníaco» que llevamos dentro (lo que Carrère llama el «adversario» que nos impulsa a mentir). Nuestro enfoque se apoya en las teorías de Jung sobre el proceso de individuación del sujeto y las relaciones dinámicas entre el yo consciente, la máscara social de la «persona», el lado oscuro del inconsciente (la Sombra) y las imágenes atractivas que provienen de los «arquetipos» del inconsciente colectivo.

Palabras clave: «L'adversaire»; Emmanuel Carrère; el doble interior; la Sombra; Jung.

Abstract

Starting from Emmanuel Carrère's *L'Adversaire*, a complex psychological tale about the impostures and horrible crimes perpetrated by Jean-Claude Romand, we want to highlight the link between this story and the mystery of Evil, with the combat that takes place within the human soul between the conscience and the irrational forces of the unconscious that operate the «demoniac double» that lives in us (Carrère calls this the «adversary» that prompts us to lie). Our approach is based on the theories of Jung about the process of individuation of the subject and the dynamic relations between the conscious self, the social mask of the «persona», the dark side of the unconscious (the Shadow) and the appealing images coming from the «archetypes» of the collective unconscious.

Key words: «The adversary»; Emmanuel Carrère; the inner double; the Shadow; Jung.

0. Introduction: La dimension mythique et métaphysique de *L'Adversaire*

*L'Adversaire*¹ d'Emmanuel Carrère² est un livre difficile à classer par rapport à un genre déterminé. Il n'est pas un roman-document dans la ligne de Truman Capote avec *In Cold Blood* (1966) ni un roman inspiré sur un fait divers librement réélaboré par un écrivain comme, par exemple, *Un fait divers* (1993) de François Bon ou *Le cimetière des poupées* (2007) de Mazarine Pingeot. Il est plus proche de la biographie et de l'enquête sur une affaire criminelle. Mais c'est une enquête narrative qui explore avant tout les énigmes de l'intériorité pour répondre au désir de comprendre la part obscure de l'âme humaine dans un cas très particulier d'imposture et de doublement dans lequel Jean-Claude Romand a décidé de tuer sa femme, ses deux enfants et ses parents pour leur éviter de découvrir sa double vie et son jeu de mensonge permanent.

L'Adversaire a été adapté au cinéma par Nicole García en 2002. En Espagne, il a inspiré *La vida de nadie* (2003), un film de Eduardo Cortés. Le livre a suscité des analyses et des commentaires intéressants comme, par exemple, une étude d'Emilie Brière intitulée «Le laminage de l'événement et du quotidien. Quelle place pour l'individu dans *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère?» (2007). Brière dans son étude a montré que Carrère établit une relation entre l'événement exceptionnel des crimes de J.-C. Romand et le rituel de la vie quotidienne telle que celui-ci l'avait conçue. La tragédie finale acquiert un sens à partir de l'imposture que Romand avait adoptée comme norme de comportement. Sous cette perspective, l'exceptionnel apparaît étroitement intriqué dans l'ordinaire, et l'individu n'arrive pas à se constituer en sujet singulier parce qu'il est fortement déterminé par sa façade sociale et sa routine. Brière affirme que l'impact de cet enchevêtrement «se fait sentir jusque dans l'élaboration des personnages et dans la conception de la subjectivité qui sous-tend celle-ci» (Brière, 2007: §1). Elle montre, par ailleurs, qu'il existe un parallélisme entre l'approche de Carrère et celle que le philosophe Bruce Bégout présente dans son essai *La découverte du quotidien* (2005): «En effet, pour le romancier et le philosophe, le quotidien se conçoit comme un processus dynamisé par la rencontre entre le familier et l'exceptionnel qui doit être apprivoisé» (Brière, 2007: §1).

¹ Pour les citations, nous suivons l'édition publiée par les Éditions P.O.L. en 2000, reprise par Gallimard (2001, coll. Folio, n° 3520). Pour les citations brèves, nous donnerons entre parenthèse la page de cette édition précédée de l'abréviation *LA*.

² Emmanuel Carrère (1956) (fils de l'académicienne Hélène Carrère d'Encausse) est écrivain, scénariste et réalisateur. Il a publié les romans *L'Amie du jaguar* (Flammarion, 1983), *Bravoure* (POL, 1984), *La Moustache* (POL, 1986), *La Classe de neige* (POL, 1995), *Un roman russe* (POL, 2007), *D'autres vies que la mienne* (POL, 2009). Il a écrit aussi une biographie romancée de Philip K. Dick: *Je suis vivant et vous êtes morts* (Seuil, 1993). *L'Adversaire* a été publié en espagnol chez Anagrama: *El Adversario* (2000).

L'apport le plus significatif de l'étude de Brière ne consiste pas seulement à mettre en relief la difficulté avec laquelle le roman contemporain affronte le concept d'individu mais aussi l'émergence difficile de la subjectivité car l'individu est de plus en plus réduit à son image sociale externe et au jeu des apparences. Sur ce point, Brière coïncide avec Étienne Rabaté qui, dans une étude intitulée «Lecture de *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère: le réel en mal de fiction» (2002), a insisté sur la problématique du roman contemporain en ce qui concerne l'accès à l'intériorité: «Ce qui en définitive fait défaut à Romand, c'est l'intériorité, et à sa place s'instaure comme une conscience aliénée, un moi toujours sur le point de se transformer en autre, et de détruire ce qui lui est propre» (Rabaté, 2002: 125). Rabaté affirme qu'on peut déceler des traces de ce «trouble ontologique» dans la fiction contemporaine³.

Tout en admettant l'importance de l'analyse de Brière et de celle de Rabaté, nous pensons cependant que ce qui est vraiment significatif dans le parcours tracé par Carrère dans son livre sur Jean-Claude Romand c'est que le mensonge permanent de celui-ci (qui n'a pas été perçu par les siens) aurait pu être arrêté probablement, si dans l'âme de Romand s'était produit un changement vers la sincérité et la demande du pardon. Si ce changement ne s'est pas produit, c'est que son âme s'est montrée faible et qu'elle a préféré continuer le jeu de l'imposture pour avoir succombé très tôt aux forces irrationnelles de l'inconscient dans le combat contre l'adversaire qui «mentait» en lui. Cela nous renvoie vers le mystère du mal et la dimension spirituelle de la conscience du sujet humain. Et c'est justement cela qui a motivé l'enquête de Carrère et son désir d'écrire un livre sur le comportement criminel de Romand pour mieux comprendre les réactions de l'âme humaine dans des situations extrêmes et douloureuses. En effet, Carrère s'est décidé à entreprendre l'écriture de *L'Adversaire* parce qu'il avait été fort impressionné par le comportement meurtrier de Jean-Claude Romand, un homme qui, pour sa famille et ses amis, était censé être un brillant médecin de l'OMS, et qui, le 9 janvier 1993, a assassiné froidement sa femme, ses deux enfants et, ensuite, son père et sa mère, pour qu'ils n'arrivent pas à connaître l'imposture permanente de son existence. Pour ces crimes, Romand sera condamné⁴ à la «réclusion criminelle à perpétuité, assortie d'une peine de sûreté de vingt-deux ans» (LA: 202). Ses proches avaient toujours cru qu'il était un grand médecin et que sa réussite professionnelle était authentique et, d'une certaine manière, privilégiée et «modé-

³ Le cas criminel de J.-C. Romand a été étudié aussi sous la perspective psychiatrique par les docteurs Denis Toutenu et Daniel Settelen (2003). Ils montrent comment la pathologie de l'enfant Jean-Claude s'est trouvée induite par les exigences narcissiques de son entourage familial et scolaire.

⁴ Pour connaître dans le détail le procès de Jean-Claude Romand, on peut consulter les chroniques publiées dans la presse et qui ont été reprises dans la web de David Dufresne (2003) dans le chapitre «Jean-Claude Romand, une histoire vrai de mensonges».

lique», alors qu'en réalité il n'avait pas terminé les études de médecine et il n'avait jamais été un fonctionnaire de l'OMS.

La mort atroce des deux enfants de Romand avait produit une commotion dans l'âme de Carrère. Il a tout de suite pensé qu'ils pouvaient ressembler à ses propres fils: «Et puis les deux petits, surtout les deux petits, Caroline et Antoine, sept et cinq ans. Je les regarde en écrivant cela, je trouve qu'Antoine ressemble un peu à Jean-Baptiste, le cadet de mes fils, j'imagine son rire» (LA: 34). Dans certaines interviews réalisées au moment de la publication du livre, Carrère montrait son intérêt et sa fascination pour une affaire si monstrueuse et inattendue. Dans un entretien publié dans *L'Express/Lire* le 01/02/2000, il a dit ceci au journaliste Jean-Pierre Tison:

J'avais lu cette histoire avec une espèce de sidération. J'ai su tout de suite que j'avais envie d'écrire quelque chose là-dessus. J'ai été tellement sidéré que j'ai même eu la tentation de me transformer en journaliste de fait divers, c'est-à-dire de foncer sur place (Tison, 2000).

Ainsi, l'écrivain s'est senti fasciné du premier moment pour cette horrible tragédie qui était le résultat inattendu du comportement mensonger d'un homme qui menait une double vie. Ce comportement était un exemple bien singulier de la mystérieuse duplicité de l'âme humaine. Il cachait une dimension psychique et spirituelle qu'il serait important d'essayer d'explorer et d'expliquer. Carrère pensait que dans l'âme de Romand avait du se livrer un dur combat contre des forces très puissantes qui l'ont poussé vers le mal. En s'appuyant sur la Bible, il attribuait ces forces à l'*Adversaire* qui nous fait tomber dans la voie du mensonge et de l'imposture. Contre ces forces la conscience tourmentée de Romand avait succombé très tôt:

J'avais l'impression que l'adversaire, c'était ce qui était en lui et qui, à un moment, a bouffé et remplacé cet homme. J'ai l'impression que dans cette arène psychique qui existe en lui, se déroule un combat perpétuel. Pour le pauvre bonhomme qu'est Jean-Claude Romand, toute la vie a été une défaite dans ce combat. (Tison, 2000)

Ce que Carrère appelle «l'adversaire» pourrait être rapproché du *double* irrationnel et obscur qui prétend s'imposer au moi conscient en s'appuyant sur les pulsions et les obsessions véhiculées par le dynamisme de l'inconscient. Cela nous renvoie au thème mythique du *double* qui, depuis le roman gothique et les romantiques allemands, a donné lieu à des traitements divers dans la littérature fantastique. L'énigme du «double» était maintenant un cas bien étrange, et aussi bien réel, qui exigeait un travail d'écriture capable d'explorer les forces profondes qui motivent le dédoublement de la complexe identité de l'âme humaine.

Dans un article intitulé «*El Adversario, un libro en los confines del Mal*» (*El Mundo*, 18/09/2000), le journaliste Borja Hermoso rend compte d'un entretien avec

Carrère et il présente le contenu du livre en le comparant avec le *cas étrange* du docteur Jekyll et mister Hyde. Mais il précise que, comme l'existence de Romand était «mucho más banal», l'horreur devient plus énigmatique et plus inquiétant:

En su relato, un documento brutal a medio camino entre la crónica periodística y la novela de horror, Carrère desvela con un abrumador despliegue de datos la doble vida de Romand y su progresivo y consciente descenso a los infiernos, y lo retrata como un émulo moderno del doctor Jekyll y mister Hyde, pero con una existencia mucho más banal, algo que –como saben los expertos en los rincones oscuros– aporta mucha más dosis de horror (Hermoso, 2000).

Dans son entretien, Carrère attribue la réussite de son livre à sa dimension «exemplaire» et mythique parce qu'il montre une histoire atroce et extrême qui, dans des circonstances déterminées, aurait pu arriver à n'importe qui. En effet, la double vie de Romand et son exil douloureux dans le vide et le mensonge est un signe du malaise intérieur de l'être humain attrapé dans le réseau des apparences et d'images externes qui s'imposent à l'individu dans la société contemporaine: «Pienso que el caso Romand afecta de algún modo a todo el mundo. Puede sonar a cliché decir que hay algo de Jean-Claude Romand en todos nosotros, pero en el fondo creo que es verdad» (Hermoso, 2000). Dans son entretien avec Tison, il avait signalé aussi que l'affaire Romand montrait bien «la part d'imposture qui existe en nous et qui ne prend que très rarement des proportions aussi démesurées, tragiques, monstrueuses» (Tison, 2000). Et il affirmait que dans chacun de nous s'agitent deux faces qui ne coïncident jamais: la face externe (que nous offrons à autrui) et la face interne (ce que nous sommes à l'intérieur de nous-mêmes). L'affaire Romand permettait d'exposer, en forme de tragédie, la tension entre les deux hommes que nous portons en nous-mêmes: «Le rapport entre *ces deux hommes-là*, c'était ce qui m'attirait. J'y voyais l'occasion d'en parler sous la forme de la tragédie, pas de la chronique intimiste» (Tison, 2000). Dans ce même entretien, Carrère expliquait qu'il avait choisi le titre de son livre d'une lecture de la Bible motivée par une interrogation de signe religieux:

Dans la Bible, il y a ce qu'on appelle le satan, en hébreu. Ce n'est pas, comme Belzébuth ou Lucifer, un nom propre, mais un nom commun. La définition terminale du diable, c'est le menteur. Il va de soi que l'«adversaire» n'est pas Jean-Claude Romand. Mais j'ai l'impression que c'est à cet adversaire que lui, sous une forme paroxystique et atroce, a été confronté toute sa vie. Et c'est à lui que je me suis senti confronté pendant tout ce travail. Et que le lecteur, à son tour, est confronté. On peut aussi le considérer comme une instance psychique et non religieuse. C'est ce qui, en nous, ment (Tison, 2000).

Or, éclairer le combat intérieur de Romand contre l'adversaire était une entreprise bien déconcertante parce que le simulacre de son image sociale ne cachait en réalité que le vide existentiel le plus monotone et ennuyant. L'exploration de ce vide, fruit du mensonge, a supposé pour l'écrivain Carrère une espèce de descente aux enfers. Mais cette exploration lui a permis de vérifier de près la puissance du Mal et postuler en même temps l'existence de quelque chose de plus puissant. Et c'est cela qui justifie la dimension métaphysique de la narration d'une histoire si déroutante et si inquiétante, comme Carrère lui-même avait dit à Borja Hermoso:

Contando esta historia tuve la sensación de estar viéndomelas con el Mal en estado puro; cuando eso sucede, incluso si no se es creyente, uno está casi obligado a plantearse la eventual existencia de algo que sea más poderoso que el Mal. Es una cuestión de orden metafísico que fui incapaz de obviar (Hermoso, 2000).

Il s'agissait maintenant d'analyser ce qui était resté dans l'obscurité et de faire comprendre le type de comportement mensonger qui, poussé par des «forces terribles», a conduit Romand vers l'assassinat de ses proches. C'est dans ce but que Carrère avait écrit une lettre à Romand en 1993, dans laquelle il lui disait:

Ce que vous avez fait n'est pas à mes yeux le fait d'un criminel ordinaire, pas celui d'un fou non plus, mais celui d'un homme poussé à bout par des forces qui le dépassent, et ce sont ces forces terribles que je voudrais montrer à l'œuvre (Carrère, 2000:36).

Comme Romand a mis plus de deux ans à répondre à cette lettre, Carrère a décidé alors d'écrire un roman intitulé *La Classe de neige*. Ce roman transposait dans une histoire de fiction la mystérieuse réalité du Mal, le pouvoir de l'imposture et du mensonge:

Il s'organisait autour de l'image d'un père meurtrier qui errait, seul, dans la neige, et j'ai pensé que ce qui m'avait aimanté dans l'histoire de Romand avait [...] trouvé là sa place, une place juste, et qu'avec ce récit j'en avais fini avec ce genre d'obsessions (Carrère, 2000: 38).

Quand Romand, le 10 septembre 1995, a répondu à la lettre de Carrère, il va reconnaître que la lecture de *La Classe de neige* l'a «vivement influencé» (LA: 39). Il s'est senti reflété dans la figure du père hypocrite et criminel⁵. Dans sa correspon-

⁵ Dans son entretien avec Tison, Carrère trace un lien significatif entre *L'Adversaire* et *La Classe de neige*: «*L'Adversaire* est à la fois une espèce de pré- et de post-scriptum à *La Classe de neige*. Pour moi, ce sont des livres jumeaux. L'un exploite l'imagination littéraire, l'autre l'exactitude du document» (Tison, 2000).

dance postérieure, il s'est montré très satisfait du fait qu'un écrivain s'occupe d'explorer la signification de sa tragédie. Il pensait que le travail de Carrère pouvait être plus illuminateur que celui des psychiatres «pour lui rendre compréhensible sa propre histoire [...] pour la rendre compréhensible au monde» (LA: 42). Ainsi donc, la dimension mythique et métaphysique de l'histoire de Romand ne doit pas être vue simplement comme l'exploration un cas de tragique fatalité mais elle doit être interprétée comme un combat qui a échoué parce que celui qui aurait dû réagir contre l'adversaire intérieur, s'est laissé emporter par sa faiblesse d'esprit et par le poids de la soumission à un rituel d'imposture. Il avait préféré se laisser entraîner vers la pente du mal que l'adversaire le montrait, et il a fini par «exécuter» les siens pour leur éviter de souffrir la grande déception de découvrir l'imposture de celui qu'ils avaient considéré un mari, un père et un fils sincère, admirable, un exemple de réussite sociale.

Avant de passer à examiner les aspects problématiques de l'enquête sur la duplicité existentielle et spirituelle de l'histoire de Romand, nous volons attirer l'attention sur l'organisation de la narration d'une histoire si insoupçonnée, si énigmatique et si tragique.

1. La complexité de la narration sous la perspective de la sympathie compréhensive et de la distance critique

Le premier défi pris par l'écrivain dans sa volonté d'explorer l'histoire énigmatique et inquiétante de Jean-Claude Romand a consisté à chercher la voix et la perspective la plus pertinentes pour bien mener à bout la narration des faits. Carrère a mis, en effet, un temps à donner au récit sa forme définitive. Dans le texte de *L'Adversaire*, il fait allusion aux tentatives et projets envisagés jusqu'à ce qu'il ait trouvé le ton et le style (LA: 34-35, 40-46, 203-204). Si pour observer l'étrange cas de Romand, il avait adopté les stéréotypes et la perspective du genre de la chronique judiciaire, Romand serait présenté comme un «monstre», un fou dominé par un complexe de soumission à la morale paternelle ou un frustré sexuel qui était prédestiné à devenir un parricide, un ennemi de la société. Mais Carrère a voulu aborder ce cas sous une perspective différente. Dans un article intitulé «Capote, Romand et moi», qu'il a écrit pour *Télérama* (11/03/2006), Carrère affirme qu'au début il s'était proposé de suivre le modèle de Truman Capote dans *De sang-froid*. Il pensait alors transposer son enquête sur l'affaire Romand dans un roman-document. Mais il n'a pas tardé à découvrir qu'il ne pouvait pas se limiter à faire une enquête minutieuse, «objective» et dramatique dans le style journalistique ou dans le style policier. Ce qui vraiment l'intéressait c'était de se situer lui-même en relation avec l'enquête sur la vie et le comportement de Romand et d'envisager l'histoire énigmatique de celui-ci en fonction de ce que cette histoire signifiait pour lui comme sujet concret qui la racontait et l'évaluait. Dans une lettre du 21 novembre 1996, il disait à Romand: «Mon problème n'est pas, comme je le pensais au début, l'information. Il est de trouver ma

place face à votre histoire». Or à ce moment-là, il ne savait pas encore comment «dire [...] ce qui dans votre histoire me parle et résonne dans la mienne [...] Les phrases se dérobent, le *je* sonne faux» (*LA*: 204). Il décida alors de mettre de côté un travail qui n'était pas mûr. «Au bout de deux ans» (*LA*: 211), il s'est remis à écrire en marquant bien, par l'emploi du «Je», sa place ou sa perspective personnelle face à l'histoire d'un autre sujet (Romand) avec lequel il établissait un rapport de compréhension et de parallélisme existentiel et, en même temps, une attitude critique de distance. Le premier paragraphe du livre commençait ainsi:

Le matin du samedi 9 janvier 1993, pendant que Jean-Claude Romand tuait sa femme et ses enfants, j'assistais avec les miens à une réunion pédagogique à l'école de Gabriel, notre fils aîné. Il avait cinq ans, l'âge d'Antoine Romand. Nous sommes allés ensuite déjeuner chez mes parents et Romand chez les siens, qu'il a tués après le repas (Carrère, 2000: 9).

Une fois trouvé l'approche à partir de la première personne, Carrère a abandonné le modèle de Capote. Dans un entretien avec Jean-Pierre Tison (2000), il affirme: «A partir du moment où le «je» est venu, dès la première phrase, le reste a suivi. [...] J'ai reconstitué chronologiquement mon rapport avec cette histoire et j'ai écrit ce que je ressentais. Mais, pour moi, ce n'était pas un roman» (Tison, 2000). Avant d'adopter la perspective subjective, il avait aussi pensé aborder le récit de la double vie de Romand en le focalisant sous la perspective d'un ami et confident, auquel il lui a donné le nom de Luc L'admiral: «Je suis allé voir votre ami Luc et lui ai demandé de me raconter comment lui et les siens ont vécu les jours suivant la découverte du drame» (*LA*: 203) Cette approche narrative n'a pas été éliminée dans la version définitive du livre. Le lecteur peut en trouver un extrait dans les pages 11-29 qui commencent ainsi: «Luc L'admiral a été réveillé le lundi peu après quatre heures du matin par un appel de Cottin, le pharmacien de Prévessin» (*LA*: 11). La narration est organisée à la troisième personne par un narrateur externe qui adopte le point de vue de Luc et nous offre ses impressions (par le recours au style indirect libre) depuis le moment où il a été informé du feu qui s'emparait de la maison des Romand jusqu'au moment où il a commencé à découvrir avec étonnement les mensonges de la vie de son ami Jean-Claude et son comportement meurtrier et de escroc. Tout le passé de celui-ci changeait alors de signe et devenait quelque chose de monstrueux. Dans sa lettre de 1996, Carrère dira ceci à propos de cette perspective narrative: «Mais j'ai bientôt jugé impossible (techniquement et moralement [...]) de me tenir à ce point de vue».

À partir du deuxième chapitre, l'écrivain fait allusion à certains aspects personnels de sa propre existence qui vont alterner avec l'analyse de l'existence de Romand racontée à la troisième personne et évaluée sous la perspective subjective du

«Je» narrant. Celui-ci se pose des questions sur la vie intérieure de son personnage: «Je me demandais ce qu'il ressentait dans sa voiture. De la jouissance? une jubilation ricanante à l'idée de tromper si magistralement son monde? J'étais certain que non» (LA: 99). Carrère pensait qu'il ne pouvait pas adopter un regard externe sur les faits, mais qu'il devait imaginer et explorer la dimension psychique et spirituelle de Romand en se mettant à sa place:

Ce que je voulais vraiment savoir: ce qui se passait dans sa tête durant ces journées qu'il était supposé passer au bureau; qu'il ne passait pas comme on a d'abord cru, à trafiquer des armes ou des secrets industriels; qu'il passait croyait-on maintenant, à marcher dans les bois. (Carrère, 2000: 35)

Par la correspondance échangée avec Romand peu avant son procès et en servant, après, du dossier de l'instruction judiciaire, Carrère avait obtenu une information suffisante qui lui permettait de l'observer comme une espèce de «double» avec lequel il pouvait adopter une attitude de compréhension et de sympathie face à sa terrible histoire:

Je ressentais de la pitié, une sympathie douloureuse mettant mes pas dans ceux de cet homme errant sans but, année après année, replié sur son absurde secret qu'il ne pouvait confier à personne et que personne ne devait connaître sous peine de mort (Carrère, 2000: 45).

Mais s'il entrait «en résonance avec l'homme qui avait fait ça» (LA: 46), il éprouvait une sensation de peur: «Peur et honte»; parce qu'il risquait de justifier ce qui était monstrueux dans cette «histoire atroce». Conscient de ce danger, Carrère a voulu tracer une nécessaire distance critique devant l'énigmatique comportement de Romand en soumettant les aspects ambigus et problématiques au jugement lucide du «Je» narrant, du sujet qui écrit et interprète le déroulement énigmatique des faits. La distance critique s'est maintenue jusqu'à la fin du parcours. Ainsi, lorsqu'il commentera la conversion de Romand à la foi chrétienne, Carrère se demande si le sentiment d'être aimé de Dieu ne serait pas une nouvelle forme de mensonge suggérée par l'adversaire pour se sentir libéré du poids de sa responsabilité (LA: 220).

Cette complexe activité de narration-commentaire-évaluation, entreprise par le sujet qui prend en charge l'énoncé, a donné lieu à un texte qui dépasse les limites du récit *factuel*, s'approche de la méditation, de la biographie et de la confidence autobiographique, et qui rentre aussi dans le domaine du récit *fictionnel* puisque l'écrivain doit imaginer souvent ce qui pourrait se passer dans l'esprit tourmenté de Romand. Cela explique que le fonctionnement complexe de la narration dans *L'Adversaire* ait donné lieu à certaines études intéressantes comme, par exemple,

celles de Wagner⁶ (2004), Denizot y Mercier (2006), Noiret (2010), et d'Huglo (2004, 2007). Dans son étude, Huglo affirme que l'on peut percevoir clairement «deux grandes voix narratives: [...] celle, subjective, du commentaire énoncée au présent et au *je*, et celle, souvent impersonnelle, du récit narré au passé» (2007:86). Procédant ainsi, le temps raconté vient s'inscrire «dans le temps réflexif de son dire», et tout est soumis à la parole critique du «Je» de l'auteur. Comme le discours de Romand sur lui-même n'était pas fiable, la voix du sujet qui écrit et réfléchit sur son histoire a besoin d'explorer aussi l'imaginaire pour essayer de deviner ce qui s'est passé dans l'esprit de Romand:

Car l'imaginaire se projette ici comme un espace visionnaire: l'écrivain est ce médium qui pallie l'absence de regard, l'absence de témoins. L'imagination affichée ne déroge pas au souci de vérité: elle est au contraire la vision qui manque aux spécialistes, l'appareil qui permet d'entrer dans la tête du criminel et de pressentir ce qu'il ressentait sous la façade illusoire (Huglo, 2007: 89).

Cette voix énonciatrice devra donc se demander quelle signification pouvait avoir l'imposture de la double vie de Romand, une imposture qui, dans son cas particulier, ne servait pas à cacher le jeu secret d'un homme pervers, assassin ou corrompu. Ici il s'agissait simplement d'une façade trompeuse d'apparente réussite sociale, qui cachait un vide existentiel, car, comme affirme Carrère, «Un mensonge, normalement, sert à recouvrir une vérité, quelque chose de honteux peut-être mais de réel. Le sien ne recouvrait rien. Sous le faux docteur Romand, il n'y avait pas de vrai Jean-Claude Romand» (*LA*: 99-100). Il fallait explorer, par conséquent, un cas qui ne répond pas aux stéréotypes courants du délinquant dépravé ou de l'assassin en série, qui cachent leur perversité sous les apparences d'une vie normale.

Ainsi donc, après avoir obtenu de Romand l'autorisation d'écrire un livre sur son inexplicable comportement «pour lui rendre compréhensible sa propre histoire» (*LA*: 42), Emmanuel Carrère a cherché à élucider la signification de ce comportement réalisant une reconstitution minutieuse des faits dans laquelle interviennent la réflexion et le commentaire ainsi que l'activité de l'imagination. En s'appuyant sur les diverses informations qu'il a pu obtenir, l'écrivain a procédé à reconstituer l'évolution

⁶ Wagner oriente son étude en s'appuyant sur les considérations de Gérard Genette à propos de ce qu'il nomme «Récit fictionnel, récit factuel» dans *Fiction et diction* (1991). Il observe les tensions et les confusions que présentent ces deux types de récit dans *L'Adversaire*: «Il me semble qu'en orchestrant dans son récit une tension rigoureuse entre fictionnel et factuel, Emmanuel Carrère a souhaité se prémunir contre ce qui devait lui apparaître, pour lui-même comme pour ses lecteurs, comme un danger. Aussi la lettre même des séquences les plus fortement fictionalisées de *L'Adversaire* intègre-t-elle divers éléments qui viennent contrecarrer sa réception comme texte de pure et simple fiction, en inscrivant une distance au sein de l'énoncé et/ou de l'énonciation» (Wagner, 2004).

de la vie de Romand «en cousant bout à bout tout ce que je savais et en m'efforçant de rester objectif»; mais étant conscient aussi de que «l'objectivité dans une telle affaire est un leurre» (*LA*: 203).

Le récit présente un aspect composite. Il mêle des passages écrits à la troisième personne avec d'autres écrits à la première, extraits de correspondance, scènes du procès et des points de vue parfois complexes donnés souvent sous la forme du discours indirect libre. L'exposition des faits adopte normalement un ordre progressif. L'écrivain s'arrête sur certains moments qu'il considère significatifs pour essayer de comprendre les motivations d'un étrange comportement d'imposture qui a fonctionné comme une espèce de fuite en avant. Il revient alors vers les années de l'enfance et de l'adolescence du personnage; et il remonte peu à peu vers l'époque de ses études universitaires, le moment de son mariage avec Florence, la naissance et l'éducation de leurs deux enfants. À cette époque, l'image sociale de Romand donnait l'impression d'une brillante réussite professionnelle, puisqu'il avait fait croire à ses proches qu'il était maître de recherches auprès de l'OMS, professeur à la Faculté de Dijon et collaborateur de recherches à l'Institut Pasteur. En réalité il menait une double vie, parce qu'il passait son temps à errer sans but avec sa voiture, «replié sur son absurde secret qu'il ne pouvait confier à personne et que personne ne devait connaître sous peine de mort» (*LA*: 45). Les choses sont devenues plus compliquées lorsque Romand a commencé une aventure sentimentale avec Corinne, une psychologue pour enfants qui avait habité à Ferney et qui, ayant divorcé de son mari, s'était installée à Paris avec ses deux filles. Romand allait souvent la visiter à Paris et l'invitait à dîner dans les grands restaurants. Cette aventure, dans laquelle Romand avait mis beaucoup d'illusion et d'espoir, a mal tourné. Nous en parlerons plus loin dans un paragraphe spécifique. La complication a augmenté lorsque Corinne lui a confiée une grande somme d'argent pour que Romand la place la place dans un compte suisse. Il s'est servi tout de suite de cet argent et quand Corinne a voulu le récupérer, c'était impossible de le lui rendre. Alors il a commencé à vivre sous la menace permanente d'être découvert dans son imposture.

Par ailleurs, Florence s'est sentie très déçue du comportement mensonger de Romand dans l'affaire de la démission forcée du directeur de l'école où étudiaient leurs enfants (*LA*: 138-144) et elle aurait pu découvrir que son mari n'avait jamais travaillé comme médecin de la OMS (*LA*: 146). Face à l'imminente menace d'être découvert, Romand réagira en mettant en marche un plan d'élimination des siens, poussé par des motivations obscures qu'il a essayé de cacher à sa propre conscience se laissant emporter par son double irrationnel ou diabolique, comme nous allons observer plus loin dans un chapitre spécifique sur la signification de son comportement dans les crimes monstrueux contre sa propre famille (*LA*:133-178). Pour le récit de ces crimes, Carrère recourt aussi à certaines scènes du procès, dans lesquelles Romand

donne des explications sur les meurtres de sa femme et de ses enfants ou il répond à des questions posées par la présidente du tribunal⁷.

Pour finir avec la forme de la narration, nous pouvons donc affirmer que l'auteur n'a pas suivi le modèle du roman-document, ni celui du reportage réaliste et objectif mais il a cherché à réaliser une enquête existentielle et spirituelle en se servant de documents et de sources d'information diverses pour essayer d'élucider un cas énigmatique d'imposture et d'aveuglement, et de mettre ainsi en relief la part obscure de l'âme humaine qui peut se laisser dominer par l'adversaire faisant le jeu aux forces irrationnelles qui agissent dans l'inconscient. C'est ce que nous allons montrer maintenant observant certains moments significatifs du comportement mensonger de Jean-Claude Romand.

2. Sur la signification du triomphe du double ou de l'adversaire dans l'âme de Jean-Claude Romand

Ce que nous venons d'exposer nous permet d'affirmer que Carrère, à travers les pages de *L'Adversaire*, a attiré l'attention du lecteur vers le conflit et le combat qui s'était déroulé dans l'âme de Jean-Claude Romand. Mais l'écrivain ne s'est pas arrêté dans une explication détaillée des dimensions impliquées dans ce combat, parce qu'il veut que le lecteur tire ses propres conclusions. L'objet de notre étude consistera précisément à mettre en relief les modalités du combat singulier qui s'est produit entre la conscience de Romand (son moi caché interne) et les pulsions de son inconscient qui, sous l'emprise de l'adversaire, vont le conduire à adopter un *masque extérieur* ou une image sociale (ce que Jung appelle la «persona») apparemment crédible mais articulée sur le mensonge et l'imposture pour se faire accepter par sa famille et ses proches. Il a commencé tôt à adopter ce masque pour faire semblant d'être fidèle au principe de l'honnêteté que son père lui avait inculquée (le Surmoi de l'autorité paternelle) et pour ne pas faire souffrir à sa mère, qui était dépressive et avait une santé fragile (le poids de l'archétype collectif de l'*anima*). Plus tard, pour s'attirer l'admiration et l'amour de Florence (qui a été d'abord sa fiancée et, ensuite, sa femme) il a adopté aussi la voie du mensonge et du simulacre, en lui offrant une fausse image externe de réussite professionnelle et de triomphe social qu'elle a cru authentique parce que cela correspondait, en principe, aux mérites d'un individu aussi «brillant» que Jean-Claude Romand. Se comportant ainsi, il adoptait un *masque social* acceptable pour son entourage, mais un masque apparent et vide sous lequel il cachait une double vie. Ce jeu d'imposture existentielle, qu'il a mené pendant des années, comportait des risques dangereux. Il est devenu une espèce de fuite en avant vouée à l'échec. En effet, si Romand n'était pas capable de faire face au pouvoir de l'adversaire intérieur avouant son imposture à sa famille et à ses amis et suppliant leur compréhension et

⁷ Voir, par exemple, *LA*: 163-165.

leur pardon, son masque pouvait se déchirer à n'importe quel moment et donner lieu à un dénouement fort problématique.

Or, poussé par son orgueil et sa forte mythomanie personnelle, il a préféré de jouer la comédie du «faux docteur Romand» parce que, comme affirme l'écrivain-narrateur, «Sortir de la peau du docteur Romand voudrait dire *se retrouver sans peau, plus que nu, écorché*» (LA: 135). Sous la peau du faux docteur Romand se cachait l'*autre*, le moi intérieur inconsistant et malheureux qui n'avait pas la force de réagir parce qu'il obéissait docilement la voix de l'Ombre, les vœux inavouables de l'adversaire, le double diabolique intérieur. Alors, attrapé par la dynamique fatale de sa propre imposture et par une conception viciée et contradictoire de la dimension externe de son identité, Jean-Claude Romand arrivera un jour à se sentir «obligé» de tuer sa femme, ses deux enfants et ses propres parents pour leur éviter de souffrir l'énorme déception de découvrir un mari menteur, un père imposteur et un fils escroc. Son aveuglement et sa soumission aux forces du mal ont été si puissants qu'il n'a même pas pensé qu'il aurait pu être compris et pardonné par sa femme, ses enfants et ses parents.

2.1. Le jeu mensonger avec la «persona»: situations et moments significatifs dans lesquels Romand a choisi la voie de l'imposture et la soumission aux forces du mal et de l'adversaire

Maintenant, en nous appuyant sur le récit et les explications que Carrère présente au lecteur dans les pages de *L'Adversaire*, nous allons essayer de mettre en relief la signification du dédoublement vécu par Jean-Claude Romand sous la forme d'une permanente imposture. Pour cela nous tiendrons compte des théories de Jung à propos du *processus d'individuation* et des forces ou dimensions psychiques qui interviennent dans ce processus. Cela nous aidera à élucider le combat qui a dû se dérouler dans l'âme de Romand entre son Moi conscient intérieur et les forces de l'inconscient qui l'ont poussé à adopter une image sociale ou un «masque» extérieur faux. «L'Adversaire» s'est appuyé sur le dynamisme obscur de l'inconscient («l'Ombre») pour suggérer au Moi conscient d'adopter la voie du mensonge devant sa famille et ses proches. Son Moi conscient a dû certainement mener avec douleur et angoisse le double jeu de sa personnalité déchirée entre l'image externe apparente et la réalité psychique interne. Avant de nous arrêter dans le commentaire de certaines situations et de certains moments significatifs de l'évolution de la personnalité et du comportement *mensonger* de Romand, nous allons résumer ici les éléments principaux de la théorie de Jung sur le processus d'individuation et la dialectique du Moi et de l'Inconscient.

Selon Jung, le processus d'individuation consiste à devenir un être réellement individuel qui doit réussir à trouver son unicité:

Il s'agit de la réalisation de son Soi, dans ce qu'il a de plus personnel et de plus rebelle à toute comparaison. On pourrait donc traduire le mot «individuation» par «réalisation de soi-même», réalisation de son Soi. (Jung, 1986: 115).

Or, l'être humain construit son identité individuelle au milieu de l'incertitude de ses propres frontières ou limites parce qu'il se trouve devant le conflit entre des principes ou tendances contradictoires: l'ombre et la lumière, l'optimisme et le pessimisme, l'expansion de sa personnalité et l'inhibition ou l'enferment sur lui-même. Cela est ainsi parce que le *moi conscient* s'affirme en relation dialectique avec le dynamisme obscur de l'*inconscient* (les matériaux psychiques –souvenirs, désirs, tendances, projets, etc.– qui se trouvent refoulés ou réprimés sous la conscience parce qu'ils n'ont pas acquis la dignité du conscient): «Nous devons nous représenter l'activité de l'inconscient comme coordonnée au conscient, avec lequel elle entretient en particulier des rapports essentiels de compensation» (Jung, 1986:25). Les contenus de l'*inconscient personnel* «procèdent d'un lien quelconque avec le passé personnel du sujet. Ils sont partie intégrante de la personnalité, ils appartiennent de façon nécessaire à l'inventaire de ses éléments constitutifs» (Jung, 1986:42). Jung trace une différence entre l'*inconscient individuel* et l'*inconscient collectif*. Ici se situent les archétypes et les schémas qui nous viennent de la *psyché collective*. Les archétypes et les images de la psyché collective peuvent fasciner complètement la conscience individuelle, produire une espèce d'inflation psychique et annuler sa liberté et sa personnalité. Le sujet doit donc réagir face à la fascination des images de l'inconscient collectif pour se sentir vraiment solidaire des tâches collectives: «L'individuation n'a d'autre but que libérer le Soi, d'une part des fausses enveloppes de la persona et d'autre part de la force suggestive des images inconscientes» (Jung, 1986: 117). Entre la conscience individuelle et la société, se situe ce que Jung appelle la «persona», qui est le masque que l'individu adopte devant les autres, son image sociale:

La *persona* est un ensemble compliqué de relations entre la conscience individuelle et la société; elle est adaptée aux fins qui lui sont assignés, une espèce de masque que l'individu revêt ou dans lequel il se glisse ou qui, même à son insu, le saisit et s'empare de lui, et qui est calculé, agencé, fabriqué de telle sorte parce qu'il vise d'une part à créer une certaine impression sur les autres, et d'autre part à cacher, dissimuler, camoufler la nature vraie de l'individu (Jung, 1986: 153-154).

Selon cette définition, la *persona* est un phénomène existentiel et social complexe qui peut adopter des modalités et des orientations bien diverses. Ce phénomène peut être, en effet, un masque bien perceptible à travers lequel l'individu joue devant les autres son rôle social ou sa profession; ou il peut servir «à cacher, dissimuler, camoufler la nature vraie de l'individu». Jung (1986:118) affirme aussi qu'on «se cons-

truit même une certaine *persona* donnée, pour s'en faire un rempart». Ainsi, la relation entre le Moi conscient et la «persona» se situe dans le domaine de l'ambiguïté.

Nous allons appliquer ces concepts aux dimensions de la personnalité de Romand telle qu'elle est envisagée dans le récit et le commentaire de Carrère. Ce récit nous offre une image appuyée sur un ensemble de témoignages et de déclarations, et notre analyse ne peut que rendre explicite ce qui est impliqué dans la *configuration textuelle* de cette image, bien que celle-ci ne puisse être jamais pleinement fidèle à la réalité existentielle et spirituelle de Jean-Claude Romand. Tenant donc compte de la configuration de cette image dans le texte de Carrère, nous pouvons affirmer que Jean-Claude Romand a cherché à se construire devant les siens une certaine *persona* ou image sociale qui avait pour but de s'en faire un «rempart» et de cacher sa vraie nature personnelle. Cette image était une contradiction parce qu'elle n'était pas la voie adoptée pour exercer un rôle social authentique (une profession réelle), mais un rôle inventé et volontairement mensonger. En effet, Romand jouait devant ses proches la comédie d'être le «super-docteur Romand», alors que en tant qu'individu il était vraiment nu et devait mener obligatoirement une double vie. Cette contradiction n'a pas été résolue par son moi conscient (car celui-ci s'est allié avec l'adversaire, son double inconscient) et cela a abouti à la tragédie finale.

2.2. La duplicité dans le comportement à l'époque de l'enfance et de l'adolescence pour demeurer «fidèle» aux principes de l'autorité paternelle

Étant fils unique et ayant sa mère une santé fragile, Jean-Claude Romand s'est senti obligé, depuis son enfance, à bien montrer dans son comportement qu'il respectait les principes moraux transmis par son père (la marque de l'honnêteté familiale) et qu'il était bien gentil avec sa mère pour ne pas augmenter ses souffrances. Carrère fait remarquer que Jean-Claude appréciait son père parce que celui-ci était honnête et réservé dans l'expression des sentiments. Il a voulu l'imiter dans l'art de cacher ses émotions: «Il admirait son père de ne jamais laisser paraître ses émotions et s'est forcé de l'imiter» (LA: 53). Adoptant ce modèle de sobriété émotionnelle, son comportement sera très tôt porté à cultiver la duplicité donnant une impression apparente de sérénité alors que dans le fond de son âme il pouvait être malheureux. La tendance vers la duplicité et le «mensonge» a été accentuée, sans doute, à cause de la figure malade et dépressive de sa mère devant laquelle il devait adopter toujours une image de normalité et de sagesse pour éviter de la faire souffrir: «Tout devait toujours aller bien, sans quoi sa mère irait plus mal et il aurait été un ingrat de la faire aller plus mal pour des broutilles, de petits chagrins d'enfant» (LA: 53). Ainsi la *persona* ou le masque extérieur de Romand a servi très tôt pour se faire une espèce de «rempart» qui l'aidait à dissimuler sa vraie nature personnelle. Mais ce masque était un signe de soumission aux normes d'une certaine éducation morale (Sur-moi social) imposée au moi conscient par la suggestion et la pression de la figure paternelle et maternelle

(archétypes de l'inconscient collectif). Se laissant entraîner dans cette voie, Romand s'est montré faible de caractère et d'esprit. Il a cédé devant son *double* intérieur, devant l'adversaire qui lui conseillait d'être formellement « sage » pour ne pas se compliquer la vie. Carrère observe que ce type d'éducation a conditionné le caractère de Romand. Elle l'a poussé à pratiquer inconsciemment la duplicité dans le comportement, parce que d'un côté il fallait ne pas mentir et, par ailleurs, il fallait ne pas dire certaines choses:

D'un côté on lui avait appris à ne pas mentir, c'était un dogme absolu: un Romand n'avait qu'une parole, un Romand était franc comme l'or. De l'autre, il ne fallait pas dire certaines choses, même si elles étaient vraies. Il ne fallait pas causer du chagrin, pas non plus se vanter de son succès ou de sa vertu. (Carrère, 2000:54).

Pour mieux comprendre l'angoissante duplicité de Romand pendant les années de son enfance, il faut revenir au moment du procès et observer ce qu'il a répondu à son avocat quand celui-ci lui a posé cette question: «Quand vous aviez des joies ou de peines, alors, est-ce que votre confident n'était pas votre chien?» (*LA*: 55). Cette question l'a tellement touché qu'il «s'est jeté à terre en poussant un gémissement à glacer le sang» (*LA*: 55). Il s'est évanoui et l'audience a dû être suspendue pendant un certain temps. Quand il a repris la parole, Romand a tracé un lien entre son chien et les «secrets de mon enfance, des secrets lourds à porter» (*LA*: 57). Ce qu'il a dit alors montre bien le dédoublement ou la tension entre son *moi interne* (malheureux et triste) et son *moi externe* qui devait être toujours «souriant» pour que ses parents soient contents. On perçoit même dans ses mots une espèce de prédisposition fatale vers l'hypocrisie et le mensonge parce que son moi conscient n'avait pas le courage de parler sincèrement à ses parents de sa «tristesse»:

C'est peut-être indécent de parler des souffrances de mon enfance [...] Je ne pouvais pas en parler parce que mes parents n'auraient pas compris, auraient été déçus [...] Je ne mentais pas alors, mais je ne confiais jamais le fond de mes émotions, sauf à mon chien [...] J'étais toujours souriant, et je crois que mes parents n'ont jamais soupçonné ma tristesse ... *Je n'avais rien d'autre à cacher alors mais je cachais cela: cette angoisse, cette tristesse* (Carrère, 2000:57).

Mais dans cet aveu devant le tribunal, Romand reconnaît que ses parents et aussi Florence (sa femme) auraient été prêts à l'écouter. Le problème venait donc de l'intérieur de lui-même qui préférait se taire pour éviter de «décevoir» ses parents et Florence:

Ils auraient été prêts à m'écouter sans doute, Florence aussi y aurait été prête, mais je n'ai pas su parler... et quand on est pris dans cet engrenage de ne pas vouloir décevoir, le premier mensonge en appelle un autre, et c'est toute une vie... (Carrière, 2000: 57).

Cela veut dire que Romand se soumettait à l'image que ses proches attendaient de lui adoptant un comportement hypocrite pour cacher ses vrais sentiments et cultiver les *bonnes apparences*. Il rentrait ainsi dans la voie de la duplicité se laissant entraîner par l'adversaire qui allait le pousser peu à peu vers une vie d'imposture et de mensonge.

2.3. Duplicité et mensonge permanent depuis les études universitaires.

Romand a choisi de devenir médecin (et non forestier comme son père) non pas pour répondre à la vocation de soigner les malades («L'idée de soigner les malades, de toucher des corps souffrants le rebutait») mais peut-être pour réaliser le rêve d'une ascension sociale, ou motivé par le désir inconscient de «comprendre la maladie de sa mère» (LA: 62). Une raison importante pour s'inscrire en première année de médecine à Lyon, c'était que Florence, «une cousine éloignée [...], s'y était inscrite aussi» (LA: 62-63). Il fera tout pour attirer l'attention de Florence et devenir son fiancé. Mais, en réalité, la relation entre Jean-Claude et Florence ne semble pas bien claire. L'écrivain/narrateur croit percevoir ici une obscure énigme. Il affirme que «le sexe est un des blancs de cette histoire» (LA: 66) et qu'il est «difficile d'imaginer que Jean-Claude et Florence Romand aient été unis par une très heureuse relation érotique –si ç'avait été le cas. Leur histoire n'aurait pas été celle-là» (LA: 67). Un peu avant il avait signalé que Florence lui a cédé parce qu'elle était «touchée, attendrie peut-être, mais pas amoureuse. Qui le sait?» (LA: 66). Il fait aussi allusion à une rumeur qui courait pendant le procès «selon laquelle le fond de toute cette histoire, c'est que l'accusé n'était pas une affaire au lit» (LA: 67). Il paraît que Florence, après une brève expérience de leur liaison, sous le prétexte de la préparation de ses examens, lui avait dit «qu'il valait mieux de ne plus se voir» (LA: 68). Romand semble avoir réagi «par une dépression inavouée et par un acte manqué» (LA: 68), c'est-à-dire en se laissant emporter à nouveau par son *double* inconscient.

C'est ici, en effet, que vient se situer un acte qui a eu après de très graves conséquences. Romand étant déprimé n'a pas voulu assister à «une des épreuves de ses examens de fin de seconde année et a été ajourné, pour cette épreuve, à la session de septembre» (LA: 68). Le jour de l'examen, il a préféré rester dans son lit. Cependant, le jour des résultats, il a annoncé à ses parents, à sa fiancée et à ses amis, qu'il l'avait réussi et qu'il était admis en troisième année de médecine. Mais, après avoir annoncé son succès à l'examen manqué, il a souffert une grande tension et frustration interne, et il a décidé de s'enfermer dans le studio que lui avaient acheté ses parents. «Il y a

passé le premier trimestre sans retourner à Clairvaux, sans aller à la fac, sans revoir ses amis. Si par hasard on sonnait à la porte, il ne répondait pas, attendait sans bouger qu'on se décourage» (LA: 78). Un peu avant les vacances de Noël, il a reçu la visite de son ami Luc. Il aurait pu lui expliquer la cause de sa dépression, mais il n'a pas eu le courage, et il a inventé une histoire pour se justifier: il a dit qu'il avait un cancer, un lymphome. Cela a suffi pour attirer la compréhension et la compassion de Luc. Ainsi il s'est laissé séduire par l'adversaire, et le mensonge, l'imposture et le dédoublement vont diriger maintenant sa vie. Pour le narrateur, le vrai cancer de Jean-Claude a été le mensonge:

Il aurait préféré souffrir pour de bon du cancer que du mensonge –car le mensonge était une maladie, avec son étiologie, ses risques de métastases, son pronostic vital réservé–, mais le destin avait voulu qu'il attrape le mensonge et ce n'était pas sa faute s'il l'avait attrapé (Carrère, 2000:82).

Après cette épisode, la vie pour Romand a repris son cours, mais il va adopter d'une manière permanente le *masque* de l'imposture. «Il est retourné à la fac, a revu ses amis et surtout Florence» (LA: 83). Dans les années suivantes, comme il ne pouvait pas s'inscrire en troisième année, il a décidé de s'inscrire en deuxième année «douze ans de suite» (LA: 85), et il faisait semblant de continuer les études de médecine jusqu'à la fin: «Il assistait aux cours, fréquentait la bibliothèque universitaire. Il avait sur la table, dans son studio, les mêmes manuels et photocopiés que les autres et continuait à prêter ses notes aux étudiants moins consciencieux que lui» (LA: 85). Ainsi, à partir de cette histoire absurde de l'examen manqué, Romand a commencé à vivre avec son *double*. Son Moi extérieur sera toujours en opposition et en conflit avec son Moi intérieur. Au lieu d'avoir choisi le chemin exigeant de l'authenticité face à lui-même et à son entourage, il a choisi le chemin du mensonge adoptant un *masque* de normalité pour ce faire accepter par les autres, mais, pour sa conscience interne, ce masque signifiait une douloureuse séparation. Cette «bifurcation» aura dans l'avenir des conséquences tragiques. Le narrateur se demande comment se serait-il douté que «ce mensonge puéril lui ferait dix-huit ans plus tard massacrer ses parents, Florence et les enfants qu'il n'avait pas encore?» (LA:77). Quand la présidente du tribunal lui a demandé pourquoi avait-il fait cela, Romand a répondu: «Je me suis posé cette question tous les jours pendant vingt ans. Je n'ai pas de réponse» (LA: 77)

2.4. De la réussite sociale à la tragédie finale: la rupture du masque du faux docteur Romand

Jouant toujours avec une apparence d'étudiant travailleur, Romand fera semblant d'avoir terminé d'une manière brillante les études de médecine. Tous ses amis croyaient qu'il était capable d'aller très loin. Les parents de Florence adoraient leur futur gendre, et le mariage s'est célébré en présence de beaucoup d'invités. L'année

suiivante Jean-Claude annonce qu'il a été nommé «chargé de recherches à l'INSERM de Lyon». Peu après il dira qu'il a été détaché avec le titre de maître de recherches à l'OMS à Genève (LA: 87). Le couple s'est installé à Ferney-Voltaire où leur ami Luc Ladmiraal venait d'y reprendre le cabinet de son père. En 1985 est née leur fille Caroline, et en 1987 leur fils Antoine (LA: 88). Florence et les enfants étaient très fiers de la profession de Jean-Claude, parce qu'il était un «super-docteur» qui inventait des médicaments pour soigner les malades (LA: 91). Il disait qu'il donnait des cours à la Faculté de Dijon. Il se vantait d'avoir des contacts avec de hauts responsables politiques. Bernard Kouchner «était son ami». Il assistait à des «congrès, séminaires et colloques, partout dans le monde» (LA: 97). On peut affirmer que plus le mensonge du comportement de Romand était énorme, moins les gens croyaient qu'il s'agissait d'un mensonge et plus on le prenait pour une réalité «admirable». Or avec ce masque il ne pouvait pas se tromper lui-même, et il souffrait tous les jours de traîner sa double vie:

Il se gara sur un parking, sur une aire d'autoroute, et restait là des heures, lisant, prenant des notes, somnolant. Il déjeunait d'un sandwich et continuait à lire l'après-midi dans un autre café, sur une autre aire de stationnement (Carrère, 2000: 96).

Le narrateur s'interroge sur le «mystère» de cette histoire de permanente imposture pour laquelle il ne trouve aucune explication cachée «si invraisemblable que cela paraisse» (LA: 94). Le seul mystère était l'état d'esprit avec lequel Romand supportait les heures qu'il passait dans sa voiture, arrêté sur un parking ou errant d'un endroit à l'autre. L'écrivain-narrateur se demande si son âme se laissait dominer par la jubilation, par l'angoisse ou bien par l'indifférence:

Est-ce que, seul, il devenait une machine à conduire, à marcher, à lire, sans vraiment penser ni sentir, un docteur Romand résiduel et anesthésié? Un mensonge normalement, sert à recouvrir une vérité, quelque chose de honteux peut-être mais de réel. Le sien ne recouvrait rien. Sous le faux docteur Romand il n'y avait pas de vrai Jean-Claude Romand (Carrère, 2000: 99-100).

On doit se demander alors si, malgré la souffrance d'avoir à traîner tous les jours son jeu d'imposture, il ne s'était pas habitué à croire que ce jeu illusoire était une «vérité» tant qu'il restait caché aux autres, et qu'ils acceptaient l'image *sociale* qu'il leur offrait en s'adaptant au rôle qu'ils attendaient de lui. Cela expliquerait peut-être, comme affirme l'écrivain-narrateur, qu'il n'ait jamais révélé à personne le secret de sa double vie: «ni à sa femme, ni à son meilleur ami, [...] ni à aucune des bonnes âmes qui font profession d'écouter et de comprendre: prêtre, psychothérapeute, oreille anonyme de SOS amitié» (LA: 100-101), parce que ce secret était invouable.

Pour exister, il a avait besoin de son *double* extérieur, et sans le masque du faux docteur Romand, Jean-Claude n'était rien: «Il retournait à l'absence, au vide, au blanc, qui n'étaient pas un accident de parcours mais l'unique expérience de sa vie⁸» (LA: 101). Or, comme affirme Jung, vouloir cacher sa vraie nature sous le masque de sa *persona*, «seul peut le prétendre celui qui s'identifie à sa *persona* à un tel degré qu'il se tient au demeurant dans une ignorance profonde de lui-même» (1986: 154).

Mais comme Romand s'identifiait à sa fausse *persona* (son masque de docteur) seulement devant les siens (dans sa vie privée et familiale), il ne pouvait pas se tenir «dans une ignorance profonde de lui-même», parce qu'il était conscient de son double jeu. Et bien que jouer le faux rôle de docteur de l'OMS ait pu générer dans sa conscience une espèce d'inflation psychique, cela n'a pas dû éviter la douleur morale de vivre une dure expérience de *schizophrénie* existentielle et de scission de son identité. D'autant plus qu'il a été obligé d'agir comme un escroc envers son propre père, son oncle Claude et son beau-père (Pierre Crolet) desquels il a reçu de grandes sommes d'argent, parce que Jean-Claude leur avait dit que «son statut de fonctionnaire international lui ouvrait droit à des placements extrêmement avantageux, au taux de 18%, dont il pouvait faire bénéficier sa famille» (LA:103-104). Or, comme les comptes où il disait qu'il plaçait l'argent en Suisse étaient secrets, ni les Romand ni les Crolet «n'ont jamais vu un document bancaire témoignant du dépôt du capital ou du cumul d'intérêts» (LA: 106). En réalité, il s'est servi de cet argent (ainsi que des sommes qu'il va recevoir plus tard de Madame Crolet, veuve, et de Corinne) pour lui-même et pour soutenir sa famille. La duplicité permanente a dû, par ailleurs, contribuer à produire dans son âme l'angoisse de pouvoir être «découvert» et un sentiment d'insécurité et d'aveuglement psychologique. Cela a fini par donner lieu à des troubles profonds au niveau affectif, comme le prouve sa relation avec Corinne (que nous allons commenter), et cela a précipité aussi la tragédie finale.

2.4.1. L'échec de la relation sentimentale avec Corinne

Corinne était une psychologue pour enfants qui avait un cabinet à Genève avec son mari qui était psychiatre. Ils habitaient à Ferney où ils avaient connu Jean-Claude et Florence. Corinne, qui avait une réputation de «mangeuse d'hommes», a quitté son mari pour s'installer à Paris avec leurs deux petites filles. Selon le récit de l'écrivain-narrateur, Jean-Claude a cru que Corinne pouvait devenir la femme idéale pour lui. Il a commencé à la visiter fréquemment à Paris où il l'envoyait d'imposants bouquets de fleurs, l'invitait dans les grands restaurants et lui parlait de ses recherches à l'Institut

⁸ Le vide de la propre identité et une vie organisée sur le mensonge permanent vont être aussi les traits caractéristiques d'Emilio Barrero, le personnage de *La vida de nadie* (2003), un film dirigé par Eduardo Cortés, inspiré par l'histoire atroce de J.-C. Romand. L'histoire a lieu en Espagne. Le metteur en scène a exclu le côté sanguinaire et meurtrier de Romand. La mise en intrigue cherche à être plus proche de la psychologie du public. Acteurs principaux: José Coronado et Adriana Ozores,

Pasteur et ailleurs. Avec Corinne, il pouvait donc cultiver, plein d'inflation psychique, sa fausse image sociale de chercheur d'envergure, et il attendait que, fascinée par sa brillante carrière, elle vivrait avec lui une grande histoire d'amour. Le narrateur souligne ainsi l'importance que, pour Jean-Claude, avaient les «diners hebdomadaires avec Corinne»:

C'était comme une source qui jaillit dans le désert, quelque chose d'inespéré et de miraculeux. Il ne pensait plus qu'à cela, à ce qu'il allait lui dire, à ce qu'elle lui répondrait [...] Il était vivant, riche d'attente, d'inquiétude et d'espoir (Carrère, 2000: 117-118).

L'aventure sentimentale avec Corinne aurait signifié pour Romand l'espérance de pouvoir accéder à une vie nouvelle. En effet, si Corinne l'acceptait, il pourrait sentir la force et l'émotion de la passion et cela viendrait transformer la monotonie et l'angoisse de sa double vie. Mais Corinne (qui ne se sentait pas très attirée par Jean-Claude) croyait qu'il était «un habitant normal du monde normal». Elle ne pouvait pas imaginer qu'il avait une vie différente et vide. Or, comme il sentait qu'il l'aimait, il ne pouvait plus continuer à lui mentir. Mais comment lui dire la vérité sans la décevoir, pour pouvoir enfin être pardonné et sauvé? Cela s'avérait impossible, puisque sous le masque du faux médecin il ne cachait pas une «vraie» identité d'espion ou de trafiquant, qui aurait pu séduire une femme comme Corinne:

Faux médecin mais vrai espion, vrai trafiquant d'armes, vrai terroriste, il l'aurait sans doute séduite. Faux médecin, seulement englué dans la peur et la routine, escroquant de petits retraités cancéreux, il n'avait aucune chance et ce n'était pas la faute de Corinne (Carrère, 2000: 120)

Le drame de Romand venait donc de son identité dédoublée dans laquelle il s'était installé et qu'il ne pouvait avouer sans se détruire lui-même. Condamné à l'imposture permanente de son image sociale, il souffrait dans sa conscience aliénée la honte de lui-même: «Il se demandait s'il existait au monde une vérité plus inavouable, si d'autres hommes avaient à ce point honte d'eux-mêmes» (LA:120).

L'impossibilité de réaliser ses rêves et d'être sincère avec Corinne a fini par produire dans l'âme de Jean-Claude un état d'anxiété et d'angoisse. Une nuit, se sentant proche d'un infarctus, il a téléphoné à son ami Luc et il lui a raconté sa liaison avec Corinne. Luc, indigné, l'a conseillé de «rompre au plus vite» et de tout dire à Florence. Mais peu de temps après, c'est Corinne, elle-même, qui a coupé avec Jean-Claude, au moment d'un voyage de trois jours qu'ils avaient passé ensemble à Rome: «Le dernier jour, elle lui a dit qu'elle ne l'aimait pas parce qu'elle le trouvait trop triste» (LA: 124). L'écrivain-narrateur ajoute cette considération significative: «Il a pleuré, supplié comme il l'avait fait quinze ans plus tôt avec Florence et, comme Flo-

rence, elle a été gentille. Ils se sont quittés en se promettant de rester toujours amis» (LA: 124).

Cet échec sentimental a dû supposer un choc terrible pour son auto-estime personnelle. Jean-Claude a pu constater que, même en jouant à fond le masque éclatant de sa *persona* (un grand chercheur en médecine, ami personnel de Bernard Kouchner), il a été incapable de séduire la femme qu'il croyait aimer, parce que son *moi intérieur* s'est toujours comporté comme une conscience aliénée. Et cela se traduisait par un comportement «trop triste». Ainsi, il n'a pas su construire une relation d'équilibre et de harmonie avec son *moi extérieur* ni avec le monde, parce que son esprit a intériorisé la soumission et la faiblesse devant l'adversaire. La conséquence morale de cet échec a été un grand chagrin et le désir de se suicider avec sa voiture en se jetant dans un «gouffre» de la forêt de Saint-Maurice. Mais il n'a pas osé le faire, et il a préféré continuer son jeu d'imposture en inventant de nouveaux mensonges. Il a dit à Florence qu'il avait perdu le contrôle de sa voiture parce qu'il «avait subi un choc terrible» quand il a appris que «son patron, à l'OMS, venait de mourir d'un cancer» (LA: 125). Après il a confié à Luc, pour susciter sa pitié, que «le Lymphome endormi depuis quinze ans s'est réveillé sous la forme de maladie de Hodgkin». Mais il ne pouvait pas oublier Corinne, et un jour il s'est décidé à lui téléphoner. Elle a été heureuse de l'entendre. Il est retourné la voir à Paris, et «tout a recommencé. Les dîners, les sorties, les cadeaux et, après le Nouvel An, cinq jours en amoureux à Leningrad» (LA: 128). Ce voyage, où il a rejoint un groupe de médecins qu'il ne connaissait pas, a très mal tourné, et Corinne lui a dit qu'ils avaient fait une erreur et que mieux valait rester amis: «Il s'est remis à pleurer et, dans l'avion du retour, lui a dit que de toute façon il avait un cancer. Bientôt, il serait mort» (LA: 128). Ainsi, devant un échec sentimental, il ne réagissait pas en avouant son imposture, mais il inventait un nouveau mensonge. La situation s'est compliquée quand il a reçu de Corinne une somme de 900.000 F. pour la placer dans un compte en Suisse. Comme il en avait bien besoin, il a reparti cette quantité sur ses trois comptes personnels. Il savait que s'il touchait à cet argent, il rendait la «catastrophe inévitable». L'écrivain-narrateur précise: «La dernière année s'est déroulée sous cette menace» (LA: 133).

2.4.2. La catastrophe finale et les crimes monstrueux sous l'empire du double diabolique

Le danger d'être découvert dans son imposture était plus fort du moment qu'il avait commencé à se servir de l'argent de Corinne. Il vivait obsédé par l'angoisse; surtout quand il entendait sonner le téléphone à la maison. Mais, «pris de vertige», il dépensait cet argent «avec frénésie» (LA: 134). Devant la dure réalité, le narrateur nous dit que Romand, à cette époque, songeait à pouvoir adopter une de ces trois solutions: a) avouer toute la vérité; b) disparaître avec l'argent qui restait; c) se suicider. Mais le narrateur ajoute: «Il savait depuis le début que la conclusion logique de

son histoire était le suicide. Il y avait souvent pensé sans jamais en trouver le courage. [...] Sans douter de l'issue, il était curieux de savoir jusqu'où le destin la repousserait» (LA: 135). En réalité, le plan d'élimination des membres de sa famille comportait aussi son suicide. Mais, comme nous le verrons plus loin, il n'a pas été capable de se laisser mourir.

Deux faits ont précipité la catastrophe finale. D'un côté, Florence s'est sentie énormément déçue quand elle a appris par Luc que Jean-Claude lui avait menti dans l'affaire de la démission forcée du directeur de l'école où étudiaient leurs enfants (LA:138-144), et, par ailleurs, elle a été informée par quelqu'un que le nom de son mari ne figurait pas dans le «répertoire téléphonique de l'OMS» (LA: 146). L'autre fait c'est que Corinne avait décidé de récupérer son argent. Il est allé la voir à Paris, et ils ont fixé la date du 9 janvier pour un prochain rendez-vous où il rapporterait l'argent. Et le narrateur précise en style indirect libre ce que pensait Jean-Claude à ce moment-là: «Les dés étaient jetés. D'ici le 9 janvier, il serait mort» (LA: 148). Il pensait donc à sa mort prochaine, mais, en réalité, il va «exécuter» d'abord les membres de sa famille, alors que lui, il restera vivant.

C'est à partir de ce moment que Romand est tombé sous la pleine domination de son *double démoniaque* intérieur; et il s'est laissé emporter par des forces très puissantes dont les terribles conséquences ont suscité l'intérêt de Carrère pour élucider à travers l'écriture de *L'Adversaire* la force mystérieuse du Mal dans un cas si monstrueux⁹. Nous nous proposons de mettre en relief ici l'aveuglement qu'a subi Romand quand il a procédé, comme une espèce de froid robot programmé, à se comporter comme un assassin (LA: 181), tout en agissant, par ailleurs, comme un

⁹ Dans une réponse à Tison, Carrère précisait ainsi sa conception de la dimension diabolique de l'adversaire dans l'âme de Romand: «Mais tout de même, que quelque chose en nous soit ce qu'on appelait le diable, une telle histoire me paraît le prouver. Mais, la différence entre croire au diable comme incarnation réelle et y croire comme instance psychique existant en chacun ne me paraît pas si énorme. Sans doute parce que mon point de vue n'est pas religieux» (Tison, 2000). Selon Jung, les forces obscures de l'inconscient (l'Ombre) constituent le dynamisme du *double* intérieur qui lutte contre l'Ego (le moi conscient) et peut le tenter, le tromper ou le séduire. Le double prend ainsi une fonction démoniaque dont le symbole serait le Serpent qui a tenté Ève dans le Paradis (récit biblique de La Genèse). Le Serpent rusé représente ici le côté obscur des pulsions de l'Ombre (les pulsions qu'Adam réprimait dans son inconscient et que, selon la proposition d'Ève il devrait libérer). L'expulsion du Paradis impliquerait donc pour l'être humain la nécessité de récupérer la harmonie et l'unité perdue livrant un combat permanent contre les pulsions irrationnelles qui procèdent de l'Ombre ou du double «démoniaque» intérieur. Dans le cas de Romand, son Moi conscient est resté soumis aux forces obscures de son «double intérieur» qui joue ici le rôle de l'adversaire satanique et le pousse au mensonge, à adopter la voie de l'imposture au point de faire de son masque social (la «persona») une nécessité absolue qui arrive même à justifier l'assassinat des siens. Cela impliquait un écrasement du moi conscient le rendant incapable de prendre en charge avec sincérité sa propre vie devant les autres, parce qu'il n'a possédé jamais la force suffisante pour rectifier et demander le pardon aux siens.

somnambule incapable de percevoir sa propre perversité. Il ne peut exister, en effet, aucune explication rationnelle pour le fait d'avoir décidé de tuer sa femme, ses deux enfants et ses parents seulement pour leur éviter la déception de connaître que lui, il était depuis longtemps un grand imposteur et un faux docteur Romand. Dans son entretien avec Jean-Pierre Tison, Carrère catalogue les crimes de Romand en «termes de taxonomie psychiatrique» parmi les «crimes altruistes» et il signale que Romand «a tué les personnes qu'il aimait le plus au monde», parce qu'il se figurait «que savoir la vérité sur lui leur serait intolérable. Il préférerait les savoir morts que de les voir détruits par cette vérité» (Tison, 2000).

Cette décision criminelle a été, en réalité, le résultat d'un orgueil satanique qui ne laissait aucune place à la compréhension et au pardon que les membres de sa famille auraient pu adopter à l'égard de son comportement mensonger. Son geste criminel est d'autant plus diabolique que Romand, dans son inconscient, croyait peut-être qu'il accomplissait son devoir et qu'il faisait un acte «normal». Mais il devait être aussi bien conscient de la «pourriture» dévoratrice qu'il avait laissé grandir dans son intérieur comme conséquence de sa permanente imposture. Et cette pourriture allait éclater et «paraître au grand jour», comme le révèle le narrateur évoquant en style indirect libre les méditations du personnage:

Ç'aurait dû être doux et chaud, cette vie de famille. Ils croyaient que c'était doux et chaud. Mais lui savait que c'était pourri de l'intérieur, que pas un instant, pas un geste, pas même leur sommeil n'échappaient à cette pourriture. Elle avait grandi en lui, petit à petit elle avait tout dévoré de l'intérieur sans que de l'extérieur on voie rien, et maintenant il ne restait plus rien d'autre, il n'y avait plus qu'elle qui allait faire éclater sa coquille et paraître au grand jour. Ils allaient se retrouver nus, sans défense, dans le froid et l'horreur, et ce serait la seule réalité (Carrère, 200: 152).

Pour le récit des crimes (*LA*:151-178), Carrère recourt toujours à la troisième personne adoptant normalement la perspective subjective de Romand (selon les informations obtenues de ses confidences et de ses déclarations), mais il va marquer, par ailleurs, un fort contraste dramatique en faisant rentrer en style direct dans la narration certaines réponses de Romand à la présidente du tribunal sur ses intentions criminelles (*LA*: 157), et ses déclarations et commentaires sur comment il a tué Florence, Caroline et Antoine (*LA*: 162-165). La reconstruction de la catastrophe finale laisse entrevoir que Romand avait planifié méticuleusement les assassinats de sa femme, ses deux enfants et ses parents. La preuve de cette planification c'est que le mercredi 6 janvier il a acheté dans une armurerie «un boîtier électrique servant à neutraliser un agresseur, deux bombes lacrymogènes, une boîte de cartouches et un silencieux pour une carabine 22 long rifle» (*LA*: 156). Le jeudi il a visité ses parents à

Clairvaux où il a pu prendre la carabine de son père (dans le procès, Romand dira à l'avocat général qu'il l'avait rapportée à Prévessin «l'été précédent»). Le vendredi il a acheté au supermarché Continent deux jerrycans (qu'il remplira d'essence à la station service du Continent) et un objet qui a coûté 40 F., et qui pouvait être un «rouleau à pâtisserie» (LA: 159). Le 9 janvier, il a écrasé la tête de Florence avec le rouleau à pâtisserie, et avec la carabine (pourvue d'un silencieux) il a tué ses deux enfants. Le lendemain il a assassiné froidement ses parents dans leur maison de Clairvaux. Ensuite, il a fait un voyage à Paris en voiture pour rencontrer Corinne qui attendait la récupération de son argent. Romand avait prévu de la tuer dans la forêt de Fontainebleau en se servant de la bombe lacrymogène et du boîtier de défense qui envoyait des décharges électriques. Mais Corinne a su réagir tout de suite à l'agression évitant ainsi sa mort (LA: 171-172). Il lui a dit qu'il était devenu fou à cause de son cancer, et il l'a ramenée à Paris (LA: 173-174).

De retour de Paris, il a commencé les préparatifs pour brûler la maison en répandant «le contenu des jerrycans achetés et remplis d'essence chez Continent, d'abord dans le grenier, ensuite sur les enfants, sur Florence et dans l'escalier» (LA:177-178). Il devait ensuite avaler des barbituriques très effectifs (qu'il avait commandés à la pharmacie de son ami Cottin) et se laisser mourir à côté de Florence au moment où les flammes seraient en train de détruire leur maison. Mais il n'a pas pris les barbituriques et quand il ne pouvait plus respirer à cause de la fumée, «il s'est traîné jusqu'à la fenêtre et l'a ouverte. Les pompiers ont entendu claquer le volet. Ils ont déployé leur échelle pour lui porter secours. Il a perdu connaissance» (LA: 178).

S'il a eu peur de finir avec sa propre vie, il n'a pas hésité, au contraire, à liquider la vie des siens d'une manière froide et méthodique. Cela montre bien nettement le dédoublement de sa personnalité. Mais comme ce dédoublement était le résultat des forces obscures et diaboliques qui agissaient dans son inconscient, il a préparé et perpétré ses crimes comme si c'était l'œuvre d'un «autre» bien différent de son moi conscient. Ainsi, quand il a acheté le matériel, il s'est fait faire deux paquets-cadeaux. Il se disait que «le matériel d'autodéfense était pour Corinne qui avait peur en entrant chez elle le soir, les cartouches et le silencieux pour son père qui, presque aveugle, ne pouvait plus depuis des années se servir de sa carabine» (LA: 156). Le lecteur peut mieux percevoir le dédoublement de sa personnalité dans les réponses et les déclarations faites par Romand lui-même au tribunal, et citées en style direct (effet dramatique de mimésis). Ainsi, par exemple, quand la présidente lui a dit qu'il vivait avec son épouse et ses enfants en pensant qu'il allait les tuer, Romand lui a répondu ceci:

– Cette idée est apparue ... mais elle était aussitôt masquée par d'autres faux projets, d'autres fausses idées. C'était comme si elle n'existait pas ... Je faisais comme si ... Je me disais que je faisais autre chose, que c'était pour une autre raison, et en même temps ... en même temps j'achetais des balles qui al-

laient traverser le cœur de mes enfants...» (Carrère, 2000: 157).

La sensation d'*irréalité* apparaît aussi dans les réponses que Romand a données quand la présidente l'a interrogé sur le moment où il a assassiné ses deux enfants: «Je n'ai pas d'image de ce moment précis. C'était encore eux, mais ça ne pouvait pas être Caroline ... ça ne pouvait pas être Antoine...» (LA: 164). Quand on lui a demandé pourquoi il avait emballé avec soin la carabine avant de partir pour Clairvaux chez ses parents, il a répondu: «En réalité, pour les tuer, bien sûr, mais je devais me dire que c'était pour la rendre à mon père» (LA:165).

Si l'on revient en arrière pour observer comment Romand s'est comporté après qu'il soit sorti du coma, le narrateur va insister sur l'artificialité et la duplicité. En effet, quand il a commencé à être interrogé par la police et par les psychiatres, il a d'abord tout nié inventant des fabulations (LA: 179). Et quand il a décidé de tout avouer, il s'est laissé emporter par le poids du masque joué pendant de années, «car il employait encore pour se concilier la sympathie les techniques qui avaient fait le succès du docteur Romand» (LA: 180). Son récit choquait les psychiatres, parce qu'il était parfaitement articulé «en évoquant sa femme et ses enfants sans émotion particulière » (LA: 180) et parce qu'il s'efforçait pour donner de lui-même «une opinion favorable». Ensuite, il a changé sa tactique, et il s'est mis à sangloter et produire des signes emphatiques de souffrance «sans pouvoir dire sil l'éprouvait vraiment» (LA:181). Les psychiatres avaient l'impression troublante «de se trouver devant un robot privé de toute capacité de ressentir, mais programmé pour analyser des stimuli extérieurs et y ajuster ses réactions» (LA: 181).

3. Après tant d'imposture, Romand a-t-il trouvé la vérité et l'authenticité?

Pour finir avec le déchirement et l'immense détresse de son âme, Romand a voulu d'abord se suicider en prison (LA: 183), mais aidé par l'aumônier (un prêtre catholique), il a renoncé à ce projet et il a dit «s'être condamné à vivre» pour dédier ses souffrances à la mémoire des siens (LA: 183). Il est entré alors dans une période de prière et de méditation pour revenir vers la foi chrétienne et se préparer à l'eucharistie. Alors il s'est senti *libre* tout en se reconnaissant «un assassin»: «Je suis un assassin, j'ai l'image la plus basse qui puisse exister dans la société, mais c'est plus facile à supporter que les vingt années de mensonge d'avant» (LA: 184). Mais le croyant repent et «libre» ne serait-il pas un nouveau *personnage*, un nouveau masque de sa «persona»? C'est ce que laisse entrevoir le narrateur-écrivain quand il affirme: «Au personnage du chercheur respecté se substitue celui, non moins gratifiant du grand criminel sur le chemin de la rédemption mystique» (LA: 184). Il cite, par ailleurs, le rapport d'une nouvelle équipe de psychiatres qui ont formulé le diagnostic que le «roman narcissique» lui permettait d'éviter «la dépression massive avec laquelle il a

joué à cache-cache toute sa vie» (LA: 184). Mais selon ce rapport, le problème pour Romand c'est qu'«il lui sera à tout jamais impossible d'être perçu comme authentique et lui même a peur de ne jamais savoir s'il l'est» (LA: 184).

Cependant, pour certaines personnes qui l'ont visité en prison et qui lui ont montré leur appui et leur compréhension, comme Marie-France et Bernard, la conversion de Romand était authentique et providentielle: «C'est une chose que j'ai toujours crue, voyez-vous, et que je vois à l'œuvre dans la vie de Jean-Claude: tout tourne bien et fini par trouver son sens pour celui qui aime Dieu» (LA: 215-216). Conseillé par Bernard, Jean-Claude Romand est devenu un membre d'un mouvement catholique appelé les Intercesseurs «qui se relaient pour assurer une chaîne de prière ininterrompue» (LA: 217), et il a écrit un «témoignage» dans lequel il affirme: «La prière a une place essentielle dans ma vie. [...] Du fond de ma cellule mon *De Profundis* devient *Magnificat*, et tout est Lumière» (LA: 218-219).

On peut donc se demander si après son long parcours d'imposture et d'aveuglement criminel, Romand est arrivé à vaincre l'influence de l'adversaire qui agissait à travers son *double démoniaque intérieur* et si cela lui a permis de trouver la paix et l'authenticité dans sa conscience par la voie de la conversion. Carrère dans la conclusion de son enquête adopte une certaine distance critique et il laisse cette question ouverte à une polyphonie interprétative controversée. Face à l'opinion favorable de Marie-France et de Bernard, il situe l'opinion opposée de la journaliste Martine Servandoni qui pensait que ce qui pourrait arriver de pire à Romand serait de se laisser bercer par «des discours angéliques sur l'infinie miséricorde du Seigneur, les merveilles qu'Il opérerait dans son âme» et de perdre ainsi «toute chance de retrouver un jour le contact avec la réalité» (LA: 216). Dans son entretien avec Jean-Pierre Tison, Carrère affirme que «Romand aurait aimé que je me rallie au premier jugement...» (Tison, 2000).

4. Sur la conclusion proposée par Carrère

Pour ce qui concerne l'avis personnel de Carrère, on peut observer que quand il arrive à la conclusion finale, il affirme qu'il a pu comprendre le mystère du passé de Romand: «Je ne voyais plus de mystère dans sa longue imposture, seulement un pauvre mélange d'aveuglement, de détresse et de lâcheté». Mais maintenant l'énigme surgit à propos de son présent: «Ce qui se passe dans son cœur maintenant, aux heures nocturnes où il veille pour prier» (LA: 219). Avec lucidité, Carrère se demande si la joie du cœur par le fait de se sentir aimé du Christ, ne serait pas une nouvelle forme de mensonge suggérée par l'adversaire pour se sentir libéré du poids de l'angoisse:

Qu'il ne joue pas la comédie pour les autres, j'en suis sûr, mais est-ce que le menteur qui est en lui ne la lui joue pas? Quand le Christ vient dans son cœur, quand la certitude d'être aimé

malgré tout fait couler sur ses joues des larmes de joie, est-ce que ce n'est pas encore l'adversaire qui le trompe? (Carrère, 2000: 220)

Dans son entretien avec Tison, Carrère affirme que la question qu'il pose à la dernière page, «c'est le cœur du livre» (Tison, 2000). En effet, essayer de savoir que, si Dieu existe, c'est à Lui que Romand a affaire ou si c'est toujours à l'adversaire, qui prend le masque de Dieu, c'est une question fondamentale, parce que dans ce second cas il se produirait dans sa personnalité une espèce de *dédoublement* apparemment de signe contraire à celui du double «diabolique». On serait ici devant un phénomène psychique qui ne vient pas de l'inconscient individuel mais de ce que Jung appelle les *archétypes* de l'inconscient collectif, et qui, dans ce cas, serait en rapport avec les contenus supra-personnels qui se manifestent à travers l'archétype de la Lumière. Selon Jung, la force des contenus supra-personnels peuvent fasciner l'individu et produire chez lui une espèce d'inflation psychique qui risque de faire perdre la liberté ou l'autonomie au moi conscient, puisqu'ils peuvent agir comme des «entités vivantes» qui «exercent une grande attraction, une fascination sur le conscient [...] Elles constituent une compensation facile, un masque commode derrière lesquels on peut dissimuler les insuffisances, les débilites, les inconsistances personnelles» (Jung, 1986: 60). Le sujet peut arriver à se sentir «happé hors du réel, s'il lui advient d'entrevoir une de ces *grandes images*, qui l'éblouissent et qui confèrent au monde un autre visage, un autre mode d'être» (Jung, 1986:61)

Après cette interrogation, Carrère termine son texte avec cette phrase qui vient justifier le travail d'exploration de l'écriture de son livre: «J'ai pensé que écrire cette histoire ne pouvait être qu'un crime ou une prière» (LA: 220). Cette phrase présente un contenu problématique ou énigmatique qui exige une forme d'interprétation. L'interprétation que nous proposons c'est que l'écriture de cette histoire serait un «crime», si l'auteur était arrivé à se sentir en sympathie avec Romand de telle manière qu'il montre au lecteur une compréhension totale de son comportement criminel en procédant à le justifier comme une espèce d'avocat du diable. L'écriture serait, par contre, une «prière», si l'auteur montre que le combat auquel avait succombé Romand aurait pu se jouer autrement, et qu'il avait par ailleurs la possibilité de se libérer de son double diabolique par la voie de la méditation, ou de la quête d'une certaine rédemption et de la demande sincère du pardon. Mais cette approche de l'histoire de Romand devrait se faire d'une manière lucide et critique, sans s'identifier avec la vision personnelle du personnage qui se croie «pardonné». Dans son entretien avec Tison, à la question de celui-ci sur les derniers mots du livre («crime» et «prière»), Carrère a répondu:

La possibilité d'échapper à la culpabilité d'écrire cette histoire était d'imaginer une porte de sortie. Une rédemption. On n'est

pas forcé de voir cela de façon religieuse, dogmatique, mais malgré tout, dès qu'il est question de rédemption et de prière, c'est religieux. Le récit raconte quelque chose qui est arrivé à un être humain et parle à d'autres êtres humains (Tison, 2000).

Nous croyons que la valeur de ce livre de Carrère vient justement d'avoir réussi à montrer ce qu'il y a d'universel et d'exemplaire dans le cas particulier d'un homme qui a vécu un processus de dédoublement de son identité pour avoir succombé à l'attraction du mensonge jusqu'à la folie criminelle, et qui a entrepris après un douloureux processus de redressement spirituel pour retrouver une «porte de sortie» vers l'authenticité et la paix de son âme. L'approche réalisée par Carrère est arrivée à concilier la compréhension et la sympathie pour le personnage avec la distance critique. Le résultat a été une enquête ouverte à une interprétation polyphonique (au sens préconisé par Bakhtine). C'est cela que nous avons essayé de mettre en relief avec notre étude sur *L'Adversaire*.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- CARRÈRE, Emmanuel (2000): *L'Adversaire*. Paris, P.O.L.
- CARRERE, Emmanuel (2006): «Capote, Romand et moi [par Emmanuel Carrère]». *Télérama*, 2930, 11/03/2006. Disponible sur http://www.telerama.fr/cine-ma/8489-capote_romand_et_moi_par_emmanuel_carrere.php [consulté le 19/07/2011].
- BRIERE, Emilie (2007): «Le laminage de l'événement et du quotidien. Quelle place pour l'individu dans *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère?», in *temps zéro. Revue d'étude des écritures contemporaines*, 1. Disponible sur <http://tempszero.contemporain.info/document78> [consulté le 19/07/2011].
- DENIZOT, Nathalie et Catherine MERCIER (2006): «*L'Adversaire*, d'Emanuel Carrère». *Recherches*, 45, *Écritures de soi*, Disponible sur http://www.weblettres.net/ar/articles/-15_143_381_denizot-mercier.pdf [consulté le 19/07/2011].
- DUFRESNE, David (2003): Davduf/net: *Jean-Claude Romand, une histoire vraie de mensonges* [Les six jours du procès. Chroniques judiciaires publiées à l'origine dans *Libération*, 1996]. Disponible sur <http://www.davduf.net/jean-claude-romand-une-histoire.-html?artpage=4-7> [consulté le 19/07/2011].
- GENETTE, Gérard (2004): «Récit fictionnel, récit factuel», in *Fiction et diction* [1991]. Paris, Seuil, 141-168.
- HERMOSO, Borja (2000): «*El Adversario*, un libro en los confines del Mal», *El Mundo*, 18/09/ 2000.

- HUGLO, Marie-Pascale (2004): «L'avocat du diable? Le Romand d'Emmanuel Carrère», in M.-P. Huglo et S. Rocheville (dir.), *Raconter? Les enjeux de la voix narrative dans le récit contemporain*. Paris, L'Harmattan (Esthétiques), 39-57.
- HUGLO, Marie-Pascale (2007): «Hantise de la fiction dans *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère», in *Le sens du récit*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 83-94.
- JUNG, Carl G. (1986): *Dialectique du Moi et de l'inconscient*. Paris, Gallimard [1964].
- NOIRET, Joseph (2010): «*L'Adversaire* de Emmanuel Carrère». Disponible sur <http://particuldesmanches.hautetfort.com/archive/2010/07/18/l-adversaire-de-emmanuel-carrere.html> [consulté le 19/07/2011].
- RABATE, Étienne (2002): «Lecture de *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère: le réel en mal de fiction», in M. Majorano (dir.), *Le goût du roman*, Bari, B.A. Graphis (Marges critiques), 120-133.
- TISON, Jean-Pierre (2000): «Emmanuel Carrère» (Entretien), *L'Express/Lire*, 01/02/2000, http://www.lexpress.fr/culture/livre/emmanuel-carrere_803526.html [consulté le 19/07/2011]
- TOUTENU, Denis et SETTELEN, Daniel (2003): *L'affaire Romand. Le narcissisme criminel. Approche psychologique*. Paris, L'Harmattan.
- WAGNER, Frank (2002), «Le "roman" de Romand (à propos de *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère)», *Roman 20/50*, 34 (décembre), 107-124. Disponible sur <http://www.vox-poetica.org/t/articles/wagner.html> [consulté le 19/07/2011].